

## Chapitre I

Autour de moi, la mer flambait.

Je crachais, je toussais... Quand, quelques instants plus tôt, j'avais été projetée dans l'eau, je m'étais enfoncée, enfoncée... Affolée, j'avais ouvert les yeux: des reflets glauques, inquiétants, dansaient autour de moi une sarabande ondoyante. Là-haut, une clarté bleutée diminuait d'intensité. Je m'enfonçais dans le noir.

Une terreur panique m'a tordu les entrailles: j'étais en train de me noyer. J'ai réagi instinctivement: quand je barbotais dans la Gartempe, j'avais appris à nager. J'ai battu des pieds furieusement; les miroitements qui m'entouraient sont devenus verdâtres, puis bleu-vert, la clarté au-dessus de ma tête était de plus en plus brillante. J'ai fini par sortir la tête de l'eau. J'ai regardé à droite, à gauche.

Tout autour de moi, la mer flambait, en cette belle journée ensoleillée de l'été 1779.

L'explosion du navire avait dispersé partout sur l'eau des morceaux de bois enflammés; des tronçons de mâts, des planches de la coque dérivèrent paresseusement sur l'océan, brûlant d'une flamme qui crépitait vivement avant qu'une vague ne l'éteigne.

À l'horizon, les voiles des autres navires s'amenuisaient avant de se dissoudre dans la brume qui fusionnait le ciel et l'eau. Les frégates anglaises

qui nous avaient bombardés fuyaient devant les vaisseaux de guerre français. Le *Fier-Roderigue*, bombardé sans pitié et criblé de boulets, se traînait sur l'eau.

J'avais fini de tousser et d'aspirer goulûment de grandes bouffées d'air et, soudain, je me rendis compte du calme qui régnait autour de moi. Maintenant que les canons avaient cessé de tonner et de m'assourdir et que le bourdonnement de mes oreilles s'était calmé, un grand silence m'entourait, que soulignait à peine le chuintement des vagues sur lesquelles je me balançais.

J'étais seule, toute seule sur le vaste océan. Seule? Une question terrible me fit m'arquer dans l'eau. Où était Fabien? Que lui était-il arrivé? Avait-il péri dans l'explosion? Était-il au fond de la mer?

Une onde de peur et de désespoir me submergea. Je faillis couler à nouveau, et seuls les battements involontaires et désespérés de mes jambes me retinrent à la surface de l'eau.

Les planches enflammées autour de moi s'éteignaient l'une après l'autre. Le soleil éclatant plombait la mer de grandes plaques mauves. Je commençais à remarquer par-ci par-là un corps qui flottait à la surface de l'eau ou, au contraire, des mouvements de bras désespérés qui indiquaient un autre survivant, un autre nageur.

Je me tournai vers l'est. Je ne distinguais pas la ligne mince de la plage qui se confondait avec l'horizon, mais je savais que la terre était là. Avant la bataille, quand la vigie avait crié: « Terre à l'horizon! », un vieux matelot avait grommelé: « Grenade! C'est la Grenade! Il était temps... Ses négresses sont parmi les plus appétissantes des Antilles! »

Je me mis à nager avec rage, avec désespoir. Je

constatai bientôt que d'autres survivants nageaient aussi vers l'île. Je savais que j'atteindrais la plage, que je serais sauvée. Mais aussitôt des larmes brûlantes, pressées, venaient m'obscurcir la vue et, se mêlant à l'eau salée, m'empêchaient d'avancer. «Je serai sauvée, me répétais-je, mais Fabien, lui, il est mort...»

À force de me débattre dans l'eau, je finis par distinguer, droit devant moi, une ligne blanchâtre. Ce devait être des vagues qui se brisaient sur un récif. La grève n'était plus très loin.

Soudain, à quelques brasses à ma droite, je distinguai un homme accroché à un rondin énorme – c'était probablement la base du grand mât –, qui se débattait d'un bras tout en soutenant un marin de l'autre. Je crus reconnaître cette silhouette solide, épaisse : oui, c'était bien Ambroise, ce bon, ce placide Ambroise ! Et le naufragé qu'il retenait d'une main..., c'était Fabien, Fabien dont la tête était affalée sur le rondin, et que la poigne solide d'Ambroise empêchait de couler au fond de l'eau.

Fabien était là. Il semblait vivant. De soulagement, je me mis à hoqueter de gros sanglots, et cette fois-ci, j'avalai tellement d'eau que je faillis m'étouffer pour de bon.

Je me mis à nager vigoureusement vers Ambroise. Il m'avait vue, lui aussi, et se dirigeait vers moi. Dès qu'il fut à portée de voix, et comme s'il avait compris mon angoisse, il me cria :

— Ne vous inquiétez pas, Mademoiselle, Monsieur Landry est bien vivant ! Votre... frère est vivant !

Brave Ambroise ! Dans l'eau, dans les circonstances les plus dramatiques, il gardait son calme, et ce sourire plein d'amitié qu'il avait déjà quand je l'avais rencontré avec Fabien, sur les quais de La Rochelle, plus de deux mois plus tôt.

Il avait brièvement hésité, et même souri, en me disant : « Votre frère ! » Il avait donc percé notre secret. Il avait deviné que Fabien n'était pas mon frère. Comment l'avait-il su ? Notre attitude sur le navire, nos regards, nos sourires nous avaient-ils trahis ? Je n'avais guère le temps de m'attarder à ce mystère.

En me débattant de plus belle dans l'eau, je les rejoignis bientôt. Entre deux halètements, Ambroise m'apprit que Fabien avait été éjecté du navire et avait reçu un gros paquet de corde sur la tête, qui l'avait assommé. Au moment où il allait disparaître sous la surface de l'eau, Ambroise, qui était tout près, l'avait saisi par la chemise et l'avait sauvé.

Il n'aurait cependant pas pu le garder indéfiniment sur les vagues s'il n'avait croisé ce gros tronçon de mât. Depuis, il tâchait d'avancer vers le rivage tout en empêchant Fabien, encore inconscient, de couler.

Je m'accrochai à un bout de l'énorme bille qui dérivait sur l'eau et j'aidai Ambroise à y maintenir Fabien, chaque fois qu'il allait glisser dans l'eau. Nous nageâmes ainsi pendant une autre longue heure. Je commençais à m'épuiser. Heureusement, la rive était maintenant bien visible. Nous nous apprêtions à passer entre deux brisants, lorsqu'une barque plate s'approcha de nous. Deux hommes vigoureux nous hissèrent à bord. Il était temps : je ne sais si j'aurais pu continuer ainsi encore longtemps.

Nous apprîmes plus tard que les habitants de la Grenade, attirés par la canonnade, s'étaient massés sur les plages pour assister à la bataille. Quand ils avaient vu les navires marchands de Monsieur

de Beaumarchais poursuivis et bombardés par des navires anglais, ils avaient mis leurs barques de pêche à l'eau pour aller recueillir d'éventuels naufragés qui auraient survécu au carnage.

Sur la plage, nous fûmes entourés par une grande foule, curieuse et jacassant à en perdre haleine. Il y avait là quelques blancs basanés, des marins français affalés sous des cocotiers, mais surtout des nègres qui nous entouraient en souriant de toutes leurs dents.

Ambroise fit signe à un grand gaillard, à qui il montra Fabien, toujours inconscient. Deux hommes le soulevèrent et nous amenèrent dans une petite hutte, non loin de là.

Fabien gémissait maintenant. Je me penchai sur lui, caressant doucement son visage sans prêter attention à ceux qui m'entouraient. Mes habits mouillés collaient à mon corps, révélant mes hanches et mes seins. Mais je n'en avais cure : de toute façon, Ambroise m'avait percée à jour.

Fabien ouvrit bientôt les yeux. Il avait le regard vague. Je me penchai vers lui, je murmurai à son oreille qu'il ne devait pas s'inquiéter, que nous étions sains et saufs, que tout allait bien.

Mon ami se réveilla complètement. Il se redressa. Un mal de tête lancinant le faisait grimacer, mais il n'avait rien de cassé. Ambroise et moi lui racontâmes ce qui s'était passé.

Le nègre qui nous avait amenés à la hutte nous offrit d'y passer la nuit. Il parlait français avec un accent chantant. Nous nous étendîmes sur des paillasses qui m'intriguèrent : j'apprendrais le lendemain qu'elles étaient faites de feuilles de cocotier. L'épuisement nous fit sombrer rapidement dans le sommeil.

Quand je me réveillai, le soleil était déjà haut à l'horizon. Fabien et Ambroise s'étirèrent bientôt. Nous sortîmes. Nous étions à la lisière d'une petite ville qui grouillait de monde.

— C'est Saint-George, nous dit Ambroise, qui avait déjà navigué dans les Antilles.

Nous allâmes nous promener dans les allées poussiéreuses de la ville. Des marins français y déambulaient, déjà à moitié ivres. Nous arrivâmes bientôt devant une petite rade qui servait de port. Une grande quantité de navires français y mouillaient. Au milieu d'eux, nous distinguâmes le *Fier-Roderigue*. Il était mal en point : son mât avait été haché par la mitraille, ses voiles pendaient lamentablement, de nombreux trous dans la coque témoignaient de la férocité du bombardement auquel il avait été soumis.

Fabien se pencha vers moi :

— Le *Fier-Roderigue* est hors de combat, notre navire a coulé, les autres vaisseaux ont été dispersés, et les Anglais les ont peut-être coulés ou capturés. Décidément, les affaires de Monsieur de Beaumarchais vont plutôt mal !

Nous n'eûmes pas le temps de méditer sur ce sombre diagnostic : des marins de notre vaisseau, et d'autres du *Fier-Roderigue*, qui nous avaient reconnus, s'approchèrent, nous entourèrent. Mille exclamations, mille rires fusaient. Les survivants étaient heureux de ne pas se retrouver seuls dans ce pays si différent de la France.

Ils nous confirmèrent ce que nous avions déjà appris, ou deviné. Nous voguions tranquillement vers notre destination, lorsque l'amiral d'Estaing, qui naviguait par là avec sa flotte, avait vu passer le *Fier-Roderigue*. Impressionné par ses soixante canons,

il l'avait réquisitionné. Et c'est ainsi que le navire sur lequel nous nous trouvions, l'*Andromède*, s'était retrouvé, sans protection aucune, en compagnie des autres navires de commerce.

La flotte anglaise nous avait bombardés. Un boulet avait traversé la coque sous la ligne de flottaison et avait mis le feu aux barils de poudre. Une énorme explosion avait détruit le navire. J'avais été projetée dans l'eau.

Après le naufrage, les vaisseaux de guerre français s'étaient attaqués aux navires anglais. L'amiral d'Estaing avait remporté une grande victoire, et c'est ainsi que les marins français avaient débarqué à Saint-George : nous en avons délogé les Anglais, et Grenade redevenait française.

Le soir, je me retrouvai seule avec Fabien, devant la hutte qui allait dorénavant nous servir d'abri. Nous avons ramassé quelques branches, puis allumé un feu sur la grève. Le soleil se couchait sur la mer, l'éclaboussant d'une flamboyante symphonie de pourpre et de carmin.

Fabien et moi étions mélancoliques. Il me dit :

— Nous n'avons guère de chance. Ce n'est pas ici que nous devons arriver. Que va-t-il se passer maintenant ?

Je restai un moment silencieuse. Je comprenais ses inquiétudes. Pourtant, il était d'habitude si courageux, si déterminé ! Il reprit :

— Toute cette fortune à l'eau... Et les messages que je devais transmettre à Monsieur Carabasse...

Je le regardai avec tendresse. Je savais qu'il était sincère : les responsabilités que lui avait confiées Monsieur de Beaumarchais l'inquiétaient. Mais je savais aussi qu'au plus profond de lui, autre chose l'angoissait. Je lui dis :

— Nous finirons bien par trouver moyen de rejoindre le Cap-Français.

Il se détendit, se tourna vers moi, me sourit. Je repris :

— Il ne faut pas perdre de vue notre vraie destination. Notre but ultime.

Il me dit, dans un souffle :

— L'Acadie... Tu as raison. C'est l'Acadie qui est importante. C'est l'Acadie qu'il ne faut pas oublier. D'ailleurs, je sais que tu ne l'oublies pas...

Il se tourna vers moi. Il avait retrouvé sa vivacité :

— Te rends-tu compte, Marie? Nous sommes ici sur une plage de la Grenade, perdus quelque part sur le vaste océan. C'est loin de La Rochelle, c'est loin de Paris. C'est surtout loin des Huit-Maisons. Tu te souviens, Marie, des Huit-Maisons? Tu te souviens, quand je t'ai vue la première fois? Tu te souviens?

\*

Je me souvenais.

C'était il y a à peine quelques années, et pourtant, comme cela me semblait loin. Comme si des siècles s'étaient écoulés depuis la première fois que j'avais vu Fabien. C'était autour d'un feu, près de l'abbaye de Saint-Savin, au printemps de 1774. Les flammes projetaient autour de moi un cercle doré. J'avais levé la tête et je l'avais vu...

J'étais, à l'époque, épuisée, abrutié. Depuis plusieurs mois, nous n'avions cessé de bouger, de nous déplacer de ville en ville, de hutte en entrepôt, de tente en grange.

L'été précédent, mon père et ma mère nous

avaient rassemblés, mon grand-père, mes frères et moi. Mon père avait pris un ton solennel :

— Le père, les enfants, nous partons! Nous allons quitter Saint-Malo. Le Roi, dans sa bonté, a décidé de nous concéder des terres. Nous allons donc recommencer bientôt à planter, semer, moissonner.

— Comme jadis, comme là-bas..., a soufflé ma mère.

— Oui, comme en Acadie, a répondu mon père avec brusquerie. Nous n'allons plus rester ici à mendier pour ne pas mourir de faim. Pour la première fois depuis le Grand Dérangement, nous allons retrouver des champs, cultiver la terre, pousser la charrue.

— Et ces champs, ils sont situés où? demanda Isaac.

Isaac est mon frère aîné. Il avait dix-huit ans et était solide comme un chêne. Mais il était sournois et trouvait pesante la tutelle de mon père. Souvent, le soir, il s'éclipsait dans les tavernes de Saint-Malo. Ma mère le craignait.

— Nous allons dans la province du Poitou, répondit mon père sèchement. Le Roi a décidé d'y créer une colonie acadienne.

Le Poitou? Je n'en avais jamais entendu parler. Le nom était nouveau pour moi et me semblait étrange. Était-ce un pays lointain, comme Paris? Les fillettes avec qui je jouais dans les rues de la ville et sur ses murailles parlaient souvent de Paris. J'avais compris que c'était un endroit bien plus grand que Saint-Malo. Pour moi, Paris se perdait dans une espèce de halo lumineux. Le Poitou était-il aussi beau que Paris?

Quelques semaines plus tard, nous embarquâmes sur un petit voilier avec trois ou quatre autres

familles acadiennes et nous quittâmes Saint-Malo. Sur la mer, je regardais avec inquiétude s'éloigner les murailles de la ville. Je n'avais jamais quitté l'enceinte de Saint-Malo, depuis que j'y étais arrivée avec mes parents à l'âge de deux ans.

Ma mère m'avait appris que j'étais née en Angleterre, où mes parents avaient échoué après avoir quitté l'Acadie, ce mystérieux «lâ-bas» qu'ils évoquaient à tout bout de champ et qui me semblait nimbé de la même auréole que le Paris qui faisait s'exclamer les garnements de Saint-Malo. Mais ils n'avaient pas voulu vivre dans le pays des conquérants qui les avaient chassés du paradis perdu et avaient traversé la Manche pour s'installer à Saint-Malo.

Pour le moment, devant la vaste mer qui s'ouvrait devant moi, j'étais angoissée. J'allai me blottir contre mon grand-père, qui avait tout deviné. Il me caressa doucement les cheveux.

Cependant, la mer tout autour de nous, les vagues qui secouaient notre embarcation, les nuages qui jouaient avec le soleil finirent par me fasciner. Je quittai mon grand-père, je m'approchai des matelots qui hissaient d'autres voiles et haliaient des cordes, je leur posai des questions, et l'un d'entre eux, un vieux marin aux favoris blancs, me regarda avec amusement et me dit :

— Tu as l'air bien délurée, dis donc, pour une petite fille.

Au bout de six jours de navigation, au cours desquels nous n'avions guère perdu la côte de vue, nous arrivâmes à La Rochelle. D'autres familles acadiennes y étaient arrivées avant nous, d'autres encore arriveraient le surlendemain et les jours suivants. Un campement de tentes fut érigé sur les quais, non loin de la tour de la Chaîne.

Au bout de quelques semaines, nous vîmes arriver, un beau matin, un grand convoi de charrettes bâchées. Notre famille s'entassa dans deux d'entre elles. Les Rochelais, debout sur les quais, nous regardèrent partir en silence. Je crus déceler sur leurs visages du soulagement, sinon de la goguenardise.

Les quelques semaines qui suivirent furent pénibles. Les charrettes avançaient lentement dans un paysage de verdure et d'eau. Nous traversions un pays plat, de vastes champs et d'énormes marécages. Le soir, nous nous arrêtions auprès d'un bosquet et nous dormions à même le sol, enroulés dans des couvertures. La nuit, j'entendais mon grand-père gémir. Il souffrait davantage de la goutte dans l'humidité de la campagne.

Au fur et à mesure que l'automne avançait, les nuits devenaient froides. Nous frappions aux portes des fermes. C'étaient des maisons basses, misérables. Plus d'une fois, on nous ferma la porte au nez. Le plus souvent, on nous indiquait, d'un geste de la main, l'étable voisine. Nous dormions dans la paille, dans le remugle du fumier, au milieu du meuglement des vaches qui rêvaient.

Après nous être arrêtés dans une ville beaucoup plus grande que Saint-Malo, qu'on appelait Poitiers, nous arrivâmes dans un vaste pays vallonné. Un bruit courut dans le convoi :

— Le Poitou! Nous sommes en Poitou!

Je croyais que nous allions nous installer immédiatement dans une ferme, mais on nous mena tout d'abord dans une autre ville, Châtellerault, où on nous entassa dans un vaste entrepôt. J'entendais mon père grommeler, ma mère soupirer et mon frère ricaner.

Ce ne fut qu'au printemps suivant que nous quittâmes enfin la ville pour nous rendre plus loin, à la campagne, dans un tout petit village.

Cela se passa un beau matin. On ouvrit grand les portes de l'entrepôt où nous venions de nous réveiller, et je vis dans la rue un superbe carrosse arrêté. Une rumeur courut, je vis les femmes commencer à ramasser nos hardes, les hommes se précipiter dehors.

Un homme descendit du carrosse. Il était habillé de rouge, avec des bottes de cuir montant jusqu'aux cuisses; il portait sur la tête un grand chapeau avec de longues plumes de toutes les couleurs. Il souriait en nous regardant. Trois ou quatre hommes, debout sur une espèce de marchepied à l'arrière de sa voiture, se précipitèrent pour lui ouvrir un chemin. Mon grand-père me dit que c'étaient ses « valets ». Je ne comprenais pas très bien : étaient-ce ses enfants ?

Il s'avança au milieu du cercle des Acadiens qui se pressaient autour de lui. Il nous harangua longuement. Je compris l'essentiel de ce qu'il disait, car il parlait français. En effet, depuis notre arrivée dans ce pays du Poitou, je ne comprenais à peu près rien de ce que disaient ses habitants, qui baragouinaient une espèce de patois inintelligible.

L'homme au chapeau à plumes nous remerciait de notre patience. Il avait fallu, dit-il, bien préparer notre établissement. Il était heureux de nous annoncer que tout était prêt, maintenant, à nous recevoir. Il allait emmener lui-même un premier groupe au lieu-dit Village-de-Louis-XVI.

Il remonta dans son joli carrosse. Une douzaine de familles, dont la nôtre, s'entassa à nouveau dans des charrettes, et le convoi s'ébranla.

Nous quittâmes Châtellerauld par un beau che-

min qui semblait avoir été remis à neuf récemment. Nous traversâmes un gros village appelé Archigny et arrivâmes bientôt devant un hameau de huit fermes.

L'homme au chapeau descendit de son carrosse. Il nous mena devant les habitations et, avec un geste large, il nous dit :

— Voyez donc ce que la bonté du Roi, que j'ai eu l'honneur de mettre en œuvre, a fait pour vous. Ces habitations sont neuves.

Les gens descendirent de leurs charrettes, se précipitèrent vers lui. Des hommes soulevaient leur bonnet crasseux et se courbaient bien bas en murmurant :

— Merci, Monsieur le marquis. Grâce vous soient rendues, Monsieur le marquis.

Notre famille hérita d'une maison au centre du hameau. Nous étions dix au total : mon grand-père, mes parents, mes frères et sœurs, moi, et la petite Rosalie, une orpheline de cinq ans que nous avons recueillie à Saint-Malo quand ses parents étaient morts de phtisie.

C'était une belle et grande maison, comme je n'en avais jamais encore habité. La pièce principale, où un grand âtre permettait de cuisiner, était flanquée d'une chambre. Aux deux extrémités, il y avait un cellier et une écurie.

Le village comprenait huit fermes, qui s'échelonnaient à égale distance l'une de l'autre, de chaque côté du grand chemin. À la lisière du village, il y avait un puits et, au milieu des fermes, une toute petite promenade plantée d'arbres entourait une mare. Je m'émerveillai devant ces bâtiments nouveaux, cet ordre, ces arbres majestueux. J'avais l'impression qu'une vie nouvelle commençait pour ma famille et moi.

Le marquis nous avait dit que le hameau s'appelait Village-de-Louis-XVI. J'entendis souvent les plus vieux se plaindre, dans les jours suivants, qu'on ne l'ait pas appelé Village-de-Louis-XV, car c'était ce bon Roi, disaient-ils, qui s'était penché avec sollicitude sur le sort des Acadiens, qui avait voulu les « attacher à la glèbe de France », et qui avait donné des ordres impératifs à cet égard.

Hélas! répétait-on, le bon Roi venait de mourir, et l'on avait donné à notre établissement le nom de son successeur. Certains en auguraient du bien: le nouveau Roi serait ainsi flatté et continuerait de nous accorder sa protection. D'autres n'en étaient pas si sûrs:

— Il est bien jeune, répétaient-ils, et il ne pensera pas à s'occuper de quelques centaines d'Acadiens, arrivés en proscrits dans son royaume il y a une quinzaine d'années, et perdus dans une lointaine province.

Au bout de quelques semaines, toutes les discussions sur le nom de notre village cessèrent. En effet, les autres Acadiens installés dans la région prirent bientôt l'habitude de désigner notre lieu sous le nom de Huit-Maisons. Et quand je pense à cet endroit qui allait devenir le centre de mon univers pendant plus de deux ans, le seul nom qui me vienne à l'esprit est celui-là.

Dès le lendemain de notre installation dans notre nouvelle habitation, nous commençâmes la tâche pour laquelle le marquis nous avait amenés dans son pays et sur ses terres: il fallait défricher une trentaine d'arpents qui n'avaient jamais été cultivés jusqu'alors.

Dès l'aube, nous partions aux champs. Mon père et mes frères aînés arrachaient des bruyères,

des buissons et des ronces, et déterraient de grosses pierres qu'ils transportaient dans des sortes de brouettes, ou encore dans un tombereau tiré par un cheval offert à chaque famille par le marquis.

Ma mère restait à la maison pour cuisiner. À l'exception de Rosalie et de mes deux plus jeunes sœurs, nous accompagnions tous mon père aux champs. Pendant qu'il s'échinait avec mes frères plus âgés aux travaux les plus durs, nous le suivions pour ramasser les petits fagots, les bottes d'herbe, déplacer les pierres les plus petites, tirer à deux ou trois une brouette plus légère.

C'était un travail éreintant, que n'interrompait à midi qu'une courte pause. Le soir, au coucher du soleil, nous revenions en silence à la maison en traînant les pieds. Ma mère avait préparé une soupe de navets ou de radis, que nous mangions avec du pain de froment qu'elle découpait en larges tranches.

Et pourtant, malgré toute ma fatigue, je ne cessais de regarder autour de moi avec curiosité. Quand j'avais un moment libre, je courais aux confins du village, j'explorais les bosquets, je cueillais des baies inconnues que je ramenaï à la maison. Les gens du voisinage m'appelaient « la curieuse », et les comères ajoutaient, avec un ricanement que je ne comprenais pas :

— Elle ira loin, celle-là!

Quelquefois, ma mère me demandait de rester avec elle pour l'aider à la cuisine. Elle voulait préparer un repas un peu spécial, et j'épluchais alors des plantes potagères et surveillais la marmite sur l'âtre où cuisait lentement un potage dans lequel elle avait jeté un morceau de gras. Pendant ce temps, elle préparait une tarte aux petits fruits.

Ma mère restait souvent silencieuse, mais mon grand-père, qui s'était pris d'affection pour moi, me disait en souriant :

— Marie, tu me rappelles mes sœurs, quand nous vivions encore là-bas et qu'elles aidaient notre mère.

Il se taisait un peu, puis reprenait :

— Tu sais de quoi je parle, n'est-ce pas ? Je te l'ai déjà souvent mentionné. C'est le pays de nos ancêtres, que nous avons dû quitter.

Je hochais la tête. Je savais que ce mystérieux là-bas s'appelait l'Acadie. Mon grand-père ne cessait de me répéter à quel point ce pays où il avait vécu était beau, vaste et libre.

— Il y avait la mer partout, me disait-il. Et nous étions maîtres de notre destin. Nous étions pauvres, mais libres.

Mon grand-père pouvait passer des heures à me parler de son pays, pendant que je remuais inlassablement la louche dans la marmite noire accrochée au-dessus du feu. Et il concluait toujours son discours en me répétant

— Nous sommes ici exilés. Malgré toutes les bontés du roi de France, nous ne sommes pas chez nous. Notre vrai pays, c'est là-bas. C'est l'Acadie. Et nous y retournerons un jour. Peut-être pas moi, mais sûrement toi, Marie. N'oublie pas cela : tu retourneras un jour dans notre pays.

Ce discours, ou plutôt ce ronronnement, me berçait. J'aimais beaucoup mon grand-père.

Quand j'étais aux champs, je voyais arriver quelquefois l'homme au chapeau à plumes. Mon grand-père m'avait appris qu'il s'appelait le marquis de Pérusse des Cars, qu'il était non seulement marquis, mais aussi duc de Châtellerauld – je devi-

nais vaguement que ce mot de duc était encore plus important, plus impressionnant que celui de marquis – et qu’il possédait toutes les terres sur lesquelles nous travaillions.

Le marquis aimait parler aux Acadiens qu’il avait fait venir sur son domaine. Il n’hésitait pas à descendre de cheval, à marcher dans la boue des champs, à s’approcher de mon père, qui se montrait obséquieux, presque craintif. Le marquis s’enquêrait des progrès de notre travail. Pourrions-nous bientôt créer dans ces landes un pré où pourraient paître deux ou trois vaches? Mon père se répandait en balbutiements.

Chaque fois que le marquis abordait mon père – ou, à deux ou trois reprises, mon grand-père –, je me rapprochais d’eux, curieuse. Je suivais leur conversation et je regardais avec fascination, de très près, ce grand homme dont les gens du village ne parlaient qu’avec révérence. Il avait dû remarquer ma mimique, car, un jour, il se tourna vers moi avec le sourire :

— Comment t’appelles-tu, petite?

Mon père et moi répondîmes du même souffle :

— Marie.

Le marquis fit semblant de ne pas remarquer l’intervention de mon père, car il continua de s’adresser à moi :

— Marie, quel âge as-tu?

— Quatorze ans bien sonnés, répondis-je avec fierté.

— Eh bien, Marie, tes quatorze ans ont l’air effectivement bien sonnés, répondit-il avec le sourire, et tu es déjà très jolie.

Quelquefois, quand mon père ne trouvait pas de réponse à une question du marquis et com-

mençait à bafouiller, je m'avançais hardiment et répondais à sa place. J'expliquais ce que j'avais pu voir, je donnais des précisions et je m'aventurai même quelquefois à avancer une ou deux idées très pratiques sur des problèmes que le marquis avait soulevés.

Le marquis semblait s'intéresser beaucoup à ce que je disais. Dorénavant, chaque fois qu'il venait inspecter ses terres, après avoir dit à mon père : « Bonjour, le père Guillot », il se tournait vers moi et me disait :

— Et bonjour à toi, Marie.

J'étais très fière de l'intérêt qu'il me portait, et je ne prêtais aucune attention aux ricanements sournois et aux chuchotements d'Isaac.

Un jour, le marquis me dit :

— Sais-tu lire, Marie ?

Je lui expliquai fièrement que mon grand-père m'avait appris à déchiffrer quelques mots dans les gazettes de Saint-Malo. Il resta songeur un instant puis dit, comme s'il se parlait à lui-même :

— Déchiffrer des mots n'est pas suffisant. Seule la connaissance peut dissiper les ténèbres de l'ignorance et amener les lumières dans les jeunes âmes.

Je n'avais jamais entendu un tel langage. Je restai silencieuse. Le marquis sourit de nouveau :

— Il faudra peut-être remédier un jour à cela, me dit-il, et te permettre de faire mieux que de déchiffrer des mots. Nous verrons...

Trois ou quatre fois l'an, lors des grandes fêtes religieuses, nous interrompions notre travail harassant pour aller assister aux cérémonies de l'abbaye Saint-Savin et participer à la foire qu'on y tenait.